



hissé en tête des ventes en Argentine et en Espagne. Il est en cours de traduction dans une vingtaine de pays. « C'est toujours étrange, le succès d'un livre, mais je crois que les gens aiment se faire peur et que, par ailleurs, nous sommes dans un moment où le discours public sur les femmes est si répressif que cette dimension du livre a pu résonner d'une manière particulière chez les lecteurs. » Elle pourrait bien vous hanter à votre tour ■

« Ce que nous avons perdu dans le feu », de Mariana Enriquez, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenêt (Editions du Sous-Sol, 238 p., 19 €).

Lauren Groff Glamour et décadente

« L'obsession, dans les romans américains sur le mariage, c'est l'adultère. Je tenais à ce qu'il n'en soit pas question dans mon livre. Il y a tant d'autres façons de mettre un couple en péril ! » lance l'Américaine Lauren Groff. Avec « Les furies », cette trentenaire aux allures sages livre le récit de la chute d'un couple en apparence idéal, du glamour du coup de foudre aux

Illusionniste. Chez l'Américaine Lauren Groff, les apparences sont trompeuses, et le couple est un château de cartes fragile.



déchirures programmées. D'un côté, Lancelot, flamboyant jusque dans son prénom, adulé par tous, richissime dès le berceau, et bientôt auteur à succès. De l'autre, sa ravissante épouse, Mathilde (demandée en mariage dès les premiers mots échangés), femme de l'ombre dévouée mais non dépourvue de secrets... A deux, ils se bâtissent un royaume, dont la romancière s'attache à décrire les craquements pas à pas. Elle use d'une construction virtuose, qui enregistre les fluctuations du temps, avance à coups d'arrêts sur image et de brusques embardees. Au point de vue du mari succède celui de l'épouse. « Un roman, ce sont des strates de temps qui se superposent », explique Lauren Groff. Elle ose une entreprise de subversion systématique de sa propre histoire, où chaque mot est miné, chaque évidence en passe d'être contredite. Entre lyrisme et ironie, cruauté et délicatesse, elle réussit pourtant la gageure de livrer, autant que le récit douloureux d'une désintégration, une authentique histoire d'amour. Résultat : une machine littéraire infernale qui se lit comme un roman à suspense.

Féministe revendiquée, Groff questionne aussi subtilement la place des femmes au sein du couple comme de la société. Ce troisième roman (les deux précédents sont parus chez Plon) a été l'une des sensations littéraires de 2015 aux Etats-Unis, avec un coup de pouce d'Obama, qui l'a salué comme le meilleur de l'année. Sans surprise, la romancière célébrée par le président sortant est aujourd'hui inquiète. « Depuis les élections, nous sommes nombreux aux Etats-Unis à être en état de choc post-traumatique ! avoue la romancière. Nous sommes tous des féministes blessés, y compris les hommes qui soutiennent la cause des femmes. » ■

« Les furies », de Lauren Groff, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Carine Chichereau (Editions de l'Olivier, 432 p., 23,50 €).

Aura Xilonen Boxeuse et picaresque

Tornade d'énergie sautillante au rire éclatant, Aura Xilonen, 21 ans, a toujours collectionné les mots. Petite fille, elle les notait dans un carnet quand elle en rencontrait un nouveau et s'est plongée des heures durant dans la lecture systématique du dictionnaire. Aujourd'hui, c'est dans un premier roman très remarqué au Mexique que cette étudiante en cinéma organise son propre feu d'artifice langagier. Elle y raconte le destin d'un jeune immigré clandestin mexicain aux Etats-Unis, Liborio. Il découvre la lecture en travaillant chez un libraire bourru, tombe fou amoureux, mais doit jouer des poings pour se tailler une place, des bagarres de rue aux rings de boxe. Xilonen fuit habilement le récit social direct pour signer une épopée picaresque et truculente, portée par l'amour des êtres et le goût du romanesque. La jeune romancière plaide avec



Tonique. Aura Xilonen offre un déluge verbal à son héros boxeur.

ferveur pour la joie et la réinvention de soi. « *Mon Liborio, ce cœur pur, j'en suis amoureuse!* » sourit-elle. C'est quand son grand-père a perdu la parole à la suite d'une attaque cérébrale qu'elle a décidé d'écrire un roman. Ce conteur hors pair l'a bercée du récit de ses aventures magnifiques. « *Il avait été boxeur, pianiste, journaliste, tenancier de thermes... Je ne sais pas lesquelles de ses histoires étaient vraies, mais quelle importance ?* »

Au fil de l'écriture, elle a abandonné l'idée d'utiliser directement les anecdotes familiales. Mais elle a tout de même choisi pour son héros le prénom de son grand-père... Et lui a fait don d'une verve lexicale irrésistible. Écrit à la première personne, le récit multiplie les jeux de mots, les télescopes verbaux, les emprunts à la langue de la rue. « *Lire, bordel, ça fait mal aux yeux au début, mais peu à peu l'âme se fait contaminer. Le soir j'embarquais de petits livres encore chastes sur ma mezzanine et le matin, je les redescendais dépuçés* », explique le personnage autodidacte. Pour accomplir le tour de force de le transposer en français, sa traductrice s'est d'ailleurs plongée dans Queneau, « *San-Antonio* » ou des dictionnaires d'argot. Une très réjouissante entrée en littérature ■

« *Gabacho* », d'Aura Xilonen, traduit de l'espagnol (Mexique) par Julia Chardavoine (Liana Levi, 368 p., 22 €).